

monde, qui joignent à la distinction des manières, une pureté de langage qu'on rencontre rarement.

On nous donnera : *L'Amour d'une ingénue* et *L'Homme n'est pas parfait*, deux charmantes petites pièces, deux chefs d'œuvres.

M. Louis Fréc hette nous dira des vers.

C'est donc fête littéraire complète.

.

Le froid a changé les limites de son royaume, et c'est avec surprise que nous voyons nos amis de St-Paul, Minnesota, se payer le luxe d'un splendide palais de glace.

C'est une concurrence sérieuse qui commence, mais comment s'en plaindre ?

Succès aux Américains.

LÉON LEDIEU.

CE CAPRICE

J'aime une illusion qui tombe ; j'aime sentir ma main se refroidir dans celle que je tiens ; j'aime un orage qui menace, j'aime un orage qui éclate.

HERMANCE.

Ces idées, énoncées d'une manière si audacieuse par votre intéressante chroniqueuse, ont remué en moi tout un monde de *je ne sais quoi* ? Est-ce un doute, ou plutôt la constatation d'un fait ? Ce fameux *caprice* m'intrigue, et je finirai, je crois, par en faire une étude.

Comme tout ce qui émane d'elle-même, cette énonciation d'Hermance est d'un cachet unique et provoque chez moi un examen de cœur des plus sérieux.

Allons, je mets mes lunettes et cherche bien au fond de moi-même ce que nous, femmes, préférons davantage : le passé ou l'avenir, l'oubli ou la mémoire vive et fidèle des jours évanouis.

Si j'analyse bien la chose, le passé, pour les sept huitièmes des mortels, est un composé d'illusions et de rêves. Pour chacun et tous, c'est un rien, c'est un tout, c'est un sourire, c'est une larme, un éclat de voix, une inflexion plus tendre, c'est un regret, c'est un désir, quand ce n'est pas un soupir.

Qu'est-ce qu'un rêve ? sinon la reproduction d'un sentiment goûté, qui, par la force de son intensité, fait rejaillir en notre âme, l'éclair mystérieux d'un bonheur anticipé. Ah ! ce passé, qui de nous voudrait l'anéantir, nous l'aimons tous, tous, larmes et joies, regrets et bonheur. Toujours !!

Si je feuillette un album en ma possession, gros cahier qui jadis eut l'honneur de figurer à l'accise, j'y relis encore avec plaisir une page écrite en un jour de *je ne sais quoi* encore. Est-ce bonheur ? Est-ce souffrance ? Je n'ose dire. La vie est si étrange et, comme dit mon poète aimé :

"L'extrême malheur fait sourire, l'extrême bonheur fait pleurer." Voilà pour l'album.

Quelle insignifiance ! Et me voilà toute à l'envers. J'admire tout à l'heure la beauté radieuse de notre beau soleil d'été, j'étais enchantée de vivre et jouissais pleinement, puis voilà que quelques lignes tracées à la hâte, par une main que j'aime, ont assombri tout mon entourage. Je ne vois plus rien, soleil, sourires, gaieté, tout est disparu ! Je ne pense plus qu'à *Lui*.....

Lectrices, ces lignes sont retracées pour vous, je laisse errer ma plume droit à votre cœur. Ces pages d'une vie sont un souvenir, sont même une plainte. N'avez-vous pas les vôtres ? De même que moi, fouillez au-dedans de vous-même ; cette théorie à chaque jour son bonheur, sans regretter jamais vous va-t-elle ?

La vie sans passé, qui en voudrait à vingt ans ?

L'avenir, avec toutes ses richesses d'espérances, de bonheur, ses succès, ses conquêtes, ses triomphes espérés, peut-il briser le charme des regards échangés, des chaudes effusions d'autrefois !

Non ! Au nom de toutes celles qui n'ose l'avouer, je dis à Hermance : J'adore mon passé, si riche en souvenirs, et à regret j'ai senti se refroidir dans la mienne la main que je tenais.

N'est-ce pas que je vous épate ? Hermance, je ne vous aime pas sous ce jour nouveau et vous préférez au naturel.

Cependant, comprenez bien, si j'ai affirmé le souvenir éternel, il n'en est pas de même de la douleur ; le temps, ce grand médecin des âmes,

referme bien des plaies, les guérit même ; mais les cicatrices restent plus ou moins gravées selon que la blessure a été plus profonde.

Il est vrai que certaines âmes sont plus fortement trempées que d'autres et ressentent plus vivement les secousses et contre-temps de la vie. Pour celles-là, âmes héroïques, supportant courageusement les luttes et combats inhérents à notre pauvre nature, il ne reste bien souvent que le calme du volcan, l'anéantissement complet, l'impuissance d'une vie brisée.

Espérons que ces dernières sont en petit nombre et que la plupart suivront ce bon conseil : *aimer toujours sans regretter jamais*. Après tout, c'est plus facile.

Pour moi, je reste la même, *unchanging ever*, je perdrai tout, mais je garderai ma foi.

Au revoir et non pas adieu.

REINE.

LA DAME ET LE TIGRE

Dans des derniers numéros de *L'Opinion Publique*, je parle donc de deux ans, contenait une délicieuse petite nouvelle, intitulée : *La Dame et le Tigre*.

Voici le sujet en deux mots :

Un étranger, jeune et beau, mais de naissance plébéienne, arrive un jour dans la capitale d'un roi à demi barbare, située... où vous voudrez, quelque part, bien loin.

Il voit la fille du monarque et en devient éperdument amoureux. La princesse ne reste pas insensible aux regards brûlants de son adorateur et partage bientôt sa passion.

Le roi, averti, ne peut pardonner au jeune homme son audace. Il le fait prendre et le condamne à être jetté en pâture aux bêtes fauves. Cependant, par un reste de pitié, il modifie son jugement et décide qu'il sera conduit dans l'arène et devra ouvrir une des portes qui se trouvent au fond, en face de la loge royale. Dans les caveaux où l'on pénètre par ces deux portes se trouvent, dans l'un, un tigre affamé, qui s'élancera sur sa proie, dans l'autre une charmante jeune fille noble qui s'avancera et offrira sa main au condamné, s'il est assez heureux pour ouvrir sa cellule.

La princesse, à force d'or, a pu savoir où se trouvait le tigre.

Le grand jour est arrivé, le jeune homme paraît dans l'arène, s'incline devant le roi et regarde celle qu'il aime et qu'il va peut-être voir pour la dernière fois.

La princesse lui fait un léger signe. Son amant comprend et se dirige directement et sans hésiter vers l'une des deux portes, celle qu'elle lui a désignée.

Qui va sortir : la dame ou le tigre ?

C'est là la question qui n'avait pas encore été résolue jusqu'à ce jour.

Le hasard vient de me faire tomber sur une revue américaine qui contient la suite de cette aventure, et je la donne aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ.

La traduction n'est pas millionnaire, mais je n'ai pas eu le temps de l'enrichir, comme disait ce bon Henri Münger.

L'Opinion Publique avait promis un abonnement à qui trouverait la solution du problème, LE MONDE ILLUSTRÉ offre deux ans d'abonnement à la personne qui devinera.

L. D'ARRAS.

LE DÉCOURAGEUR D'HÉSITATION (*)

(Suite de la Dame et le Tigre)

Près d'une année s'était écoulée depuis le drame de l'arène, connu sous le nom de : *La Dame ou le Tigre*, quand cinq étrangers, d'un pays lointain, arrivèrent au pa lais du roi. Ces hommes, de bonne mine et de manières distinguées, furent reçus par un des grands de la cour, auquel ils firent connaître le but de leur voyage.

—Très noble seigneur, dit le chef de la députation, il paraît qu'un de nos compatriotes se trouvait ici, dans votre capitale, au moment où un

(*) Si le titre est barbare, mes lecteurs ne doivent pas perdre de vue que le roi et le peuple qu'il gouvernait l'étaient bien plus encore.

L. D'A.

jeune homme, qui avait eu l'audace d'aspirer à la main de la fille de votre roi, fut conduit dans l'arène, au milieu de la foule assemblée. Il reçut l'ordre d'ouvrir l'une des deux portes, ignorant si un tigre féroce allait s'élancer sur lui ou si une charmante femme ne s'avancerait pas, prête à devenir sa femme. Notre concitoyen était nerveux au possible, et quand la porte fut sur le point de s'ouvrir, saisi de frayeur, il perdit tout son sang-froid, s'élança hors de l'arène et, sautant sur son cheval, il revint chez nous en toute hâte. Cette histoire, que notre ami nous conta, nous intéressa au plus haut point, et nous regrettons beaucoup qu'il n'ait pas attendu la fin de l'aventure. Nous espérions, cependant, que quelques semaines plus tard, un voyageur venant de votre ville nous apporterait d'autres nouvelles ; mais jusqu'au jour où nous avons quitté notre pays, nous sommes restés dans la même ignorance. Enfin, on décida que la seule chose à faire était d'envoyer une députation en ce pays, afin de vous demander : " Qui sortit de la porte ouverte, la dame ou le tigre ? "

Le grand chambellan, après avoir été ainsi mis au courant du but poursuivi par cette respectable députation, fit entrer les cinq étrangers dans une salle, où ils prirent place sur des coussins moelleux, et ordonna de leur servir du café, des pipes, des sorbets et autres rafraîchissements semi-barbares. Puis, prenant place lui-même devant eux, il leur parla en ces termes :

—Très nobles étrangers, avant de répondre à votre question je dois vous faire part d'un incident qui a eu lieu, peu de temps après l'aventure à laquelle vous venez de faire allusion. Ce n'est un mystère pour personne, dans le monde entier, que notre grand roi est très fier de posséder à sa cour les plus jolies femmes qu'il soit possible de voir. Toutes les suivantes de la reine et de la famille royale sont d'adorables jeunes filles, que l'on a choisies dans le royaume. La renommée de cet essaim de beautés, sans égal dans tout : autre cour royale, s'est répandue au loin, et si le système de justice expéditive de notre roi n'avait pas eu une égale renommée, il est probable que nombre d'étrangers seraient venus à notre cour.

"Cependant, il n'y a pas bien longtemps, il nous vint d'un pays lointain un prince très distingué et dont le rang ne pouvait être mis en doute. Une audience lui fut évidemment accordée ; notre roi le reçut très gracieusement et le pria de lui faire connaître le but de sa visite.

"Le prince lui dit alors qu'ayant entendu parler de la supériorité des dames de sa cour, il était venu lui demander la permission d'offrir sa main à l'une d'elles.

"Quand notre roi entendit cette étonnante réponse, il rougit de colère et s'agita fiévreusement sur son trône ; nous nous attendions tous à entendre tomber de ses lèvres tremblantes quelque arrêt cruel, mais il parvint à se maintenir et, après un moment de silence, il regarda le prince et dit :

—Votre demande est accordée. Demain, à midi, vous épouserez une des plus jolies filles de notre cour.

"Puis, se tournant alors vers ses courtisans, il ajouta :

—Donnez l'ordre de tout préparer pour le mariage, qui aura lieu demain, à midi précises, dans ce palais. Conduisez ce prince royal à ses appartements. Envoyez lui tailleurs, bottiers, chapeliers, bijoutiers, armuriers, et que tous les hommes qu'il peut désirer se mettent à ses ordres. Quoi qu'il demande, donnez-lui, et que tout soit prêt pour la cérémonie de demain.

—Mais, sire, s'écria le prince, avant de faire ces préparatifs, je désirerais.....

—Pas un mot de plus ! s'écria le roi. Mes ordres royaux ont été donnés, et rien de plus ne doit être dit. Vous avez demandé une faveur, je vous l'ai accordée ; maintenant, je ne veux plus entendre un mot sur ce sujet. Adieu, prince, à demain à midi !

"Le roi se leva et sortit de la chambre d'audience, pendant que le prince était entraîné dans les appartements qui lui avaient été réservés. Puis vinrent les tailleurs, chapeliers, bottiers, bijoutiers et tous ceux dont il pouvait avoir besoin pour le parer pour la cérémonie. Mais le prince était bien préoccupé et très perplexe.

(La fin au prochain numéro)